

M. EDISON

Nous publions aujourd'hui le portrait de M. Edison, avec une vue de sa résidence de Mento-Park. Chose curieuse, une partie de la presse américaine contestait, il y a peu de temps encore, le mérite de cet inventeur, dont le nom, depuis longtemps universellement répandu, est sur toutes les bouches depuis l'ouverture de l'Exposition internationale d'électricité. On lui accordait une certaine ingéniosité d'esprit, sans lui reconnaître une science profonde. Cela démontre que, même de ce côté-ci de l'Océan, des gens mettent à exécution ce proverbe arabe : "On ne jette des pierres qu'aux arbres chargés de fruits."

Sur un dessin de l'Exposition de M. Edison, dessin qui a été fait à Paris, on s'est étendu surtout sur la partie qui doit bientôt devenir d'une application générale : son système d'éclairage. Mais il faudrait une chronique d'une étendue fort longue pour donner à nos lecteurs une idée des appareils d'un usage purement scientifique, expérimental, également exposés par le même inventeur.

Son microtasmètre, son relais télégraphique, son rhéostat à charbon sont des applications entièrement nouvelles des propriétés du carbone aux résistances d'un circuit électrique. Son électromotographe, formé d'un cylindre composé de chaux, d'hydrate de potasse et d'une petite quantité d'acétate de mercure enregistrant les courants ondulatoires au moyen d'une lame de platine reliée à une membrane de mica, est le résultat, non d'une découverte due au hasard, mais d'une connaissance approfondie de la théorie des vibrations.

Ces instruments sont l'œuvre d'un savant : leurs organes sont la conséquence des raisonnements auxquels leur inventeur s'est livré sur les données théoriques les plus récentes de la science de l'électricité.

C'est ainsi que les savants le comprennent en France comme en Angleterre, comme en Allemagne, comme dans le reste de l'Europe. Les représentants les plus éminents de ces nations, les hommes les plus autorisés par l'étendue de leurs connaissances scientifiques se sont plus à le constater, à en féliciter les collaborateurs de M. Edison, en leur demandant de transmettre à l'illustre physicien, retenu dans sa solitude de Menlo-Park, l'expression de leur admiration.

À la vérité, la situation à laquelle M. Edison est parvenue déconcerte un peu. Il a trente-quatre ans ; il est en pleine jeunesse, et sa renommée est déjà universelle. À cet âge, combien n'ont encore à peine soulevé qu'un coin du voile de leur vie. D'ordinaire c'est l'âge de la lutte, celui où l'on commence à essayer ses forces, à écarter les obstacles, à prendre le destin corps à corps, à connaître les hommes, à savoir comment il faut se comporter avec eux pour être classé ici-bas selon ses forces.

Cette période est depuis longtemps finie pour M. Edison. Aussi n'est-il pas sans intérêt d'examiner sa vie et de relever quelques circonstances de nature à donner du relief à cette physionomie originale et puissante entre toutes. Dans cette courte recherche psychologique, qu'on nous permette de suivre une méthode. Un écrivain a dit : "Le génie est une longue patience." Nous croyons que la patience est un des aspects du génie, mais nous croyons que la souffrance, la vie péniblement vécue, une attention toujours en éveil, des facultés d'observation largement développées, un travail acharné, sont d'autres conditions non moins essentielles. Ajoutons la nécessité d'une nature vigoureuse, saine, d'un cerveau puissant, capable d'emmagasiner les notions de toutes les connaissances humaines afin de leur faire un pas en avant dans une voie ou dans une autre, suivant ses penchants, ses préférences pour un champ spécial d'observations.

L'existence de M. Edison a en effet traversé toutes ses phases. S'il est homme de bonne heure, cela tient à ce qu'il a été mêlé de bonne heure à la vie sociale. À l'âge de douze ans, il quittait la maison paternelle pour entrer dans une compagnie de chemin de fer en qualité de *train-boy*. Ses parents étaient pauvres, chargés de famille, il dut gagner sa vie à vendre, dans les trains en marche, des journaux et des bibelots aux voyageurs. Son père lui avait donné une santé vigoureuse ; sa mère, une ancienne institutrice de l'Etat de l'Ohio, une vive curiosité d'esprit. Il tenait de son pays l'amour des choses positives développé à l'excès sur le continent américain, où plusieurs générations se sont succédé déjà, consacrant la plus grande partie de leur énergie aux progrès industriels.

Edison, jeté encore enfant dans la lutte, y déploya immédiatement une grande activité, s'inspirant à trouver des moyens pour rendre sa situation moins dure, inventant, bibelotant, éditant, dans les fourgons du train, un journal dont il était le rédacteur, le compositeur, le prote, le metteur en pages, lisant beaucoup, cherchant à connaître les secrets des appareils télégraphiques en usage sur les chemins de fer. On gagnait peu dans le métier de *train-boy*. Et puis c'est une situation bonne pour un enfant, mais dont ne s'accommodait point un jeune homme. Edison essaya de plu-

sieurs travaux manuels, mais il revenait toujours à la télégraphie ; son penchant était tel pour le service électrique, qu'il construisait un télégraphe dans la maison de son père, à l'aide de vieux pots dont il fit des piles avec des morceaux de zinc et des acides qu'il se procura comme il put. Le soir, il lisait.

Il parvint à entrer enfin en qualité d'aide dans un bureau télégraphique, grâce à la protection d'un chef de gare dont il avait sauvé l'enfant par un acte de courage et de sang froid.

En 1864, alors qu'il n'avait encore que dix-sept ans, puisqu'il est né le 10 février 1847, à Milan, petite ville de l'Ohio, il inventa le système *duplex*, qui consiste à faire passer simultanément sur le même fil deux dépêches en sens inverse. Il inventa aussi un cadran et un enregistreur chimiques.

C'est à New York, deux ans plus tard, que la fortune a commencé à lui sourire. Appelé pour réparer l'indicateur de la *Gold and stock Company*, non-seulement il s'acquitta à merveille et promptement de ce travail, mais il inventa un appareil qui imprimait successivement les variations des cours des valeurs. Cette invention lui fut achetée très cher par la compagnie de l'Union des télégraphes de l'Ouest. Dès lors, il eut les moyens de se livrer à ses études. En moins de huit ans, il prit soixante-sept brevets. C'est ainsi que fort jeune, il s'est trouvé à la tête d'une immense fortune, car grand nombre de ses découvertes lui ont été payées \$100,000.

Et c'est ainsi que s'affirme l'homme épris de science, de recherches, familiarisé par de nombreuses lectures avec toutes les autres branches des connaissances humaines ; car, au lieu de se reposer, il travaille davantage. Il fait de la science le souci de toute sa vie. Il se retire à Menlo-Park, fonde un laboratoire, une bibliothèque, se fait adresser, résumer tous les ouvrages, toutes les revues scientifiques, se tenant ainsi au courant non-seulement du progrès de l'électricité, mais de la mécanique, de la chimie, des autres branches de la physique, en homme, en savant, qui sait que toutes ces sciences ont des points communs et que pour en agrandir une, il faut connaître les autres.

La gravure que nous donnons a été dessinée d'après une photographie faite à Menlo-Park. Edison, on le voit, s'est installé dans la campagne. Sa science est tempérée par une aimable philosophie ; il a un goût si vif des choses de la nature qu'il se sent mieux dans cette solitude champêtre que dans la ville voisine de New-York. À gauche est la maison dans laquelle sont installés un cabinet de travail et ses bureaux ; au milieu, un ancien laboratoire où il a construit son téléphone à charbon, son électro-motographe, son télégraphe quadruplex ; à droite un nouveau laboratoire où une centaine de personnes travaillent sous sa direction à toutes sortes d'expériences. Tous ces corps de bâtiments reliés entre eux à New-York par des fils télégraphiques. Le parc est éclairé par des lampes électriques montées sur des poteaux bruts. C'est dans le nouveau laboratoire qu'il a construit ses premières lampes, qu'il s'est livré aux recherches sur l'éclairage qui l'ont conduit au résultat que l'on sait.

Pour s'assurer de la durée de ses lampes, il les a laissées constamment allumées pendant une durée de huit cents à douze cents heures, suivant la résistance des produits sur lesquels il opérait.

Quand tout reposait autour de Menlo-Park, quand la nuit enveloppait les profondeurs du bois, les fenêtres du laboratoire restaient éclairées, et l'inventeur, que quelques combinaisons nouvelles importunaient, allait, venait, cherchait, pensait, travaillait jusqu'à ce qu'il eût donné une forme, un corps à sa pensée ou à son idée.

Que de fois il a délaissé aussi sa famille, dans sa maison d'habitation, située à quelques pas de ses bureaux, pour venir dans son laboratoire. L'aube l'a souvent surpris autour de ses appareils. Aussi ce que nous disions tout à l'heure des hommes de génie peut-il s'appliquer à Edison, car à la grande vivacité de son intelligence, à la solidité de son esprit, il a joint un travail incessant, depuis l'époque où, encore enfant, la destinée le mettait aux prises avec le combat et les amertumes de la vie.

Comme tous les grands penseurs, Edison a mené une vie très chaste. Il n'avait jamais songé au mariage, lorsque, à Newark, où il avait établi une fabrique, il remarqua un jour, malgré sa distraction habituelle, la douce et charmante physionomie d'une de ses ouvrières, Marie Stillwell. Le souvenir de cette vision venait souvent le hanter au milieu de ses expériences et de ses calculs les plus ardu, il commença à être pris d'inquiétude. Mais dès qu'il eut reconnu le sentiment par lequel il était dominé, son parti fut aussitôt pris. Il propose à la jeune fille de l'épouser sans plus de phrases ni plus de compliments, ni de déclarations, et, après l'avoir prévenue qu'il viendrait dans huit jours chercher une réponse, il courut se remettre au travail avec une nouvelle ardeur. Le mariage eut lieu peu de temps après. À l'issue de la cérémonie, Edison conduisit sa femme dans la petite maison dont elle devenait la maîtresse. Puis, lui ayant tout montré, il lui demanda la permission de la quitter pour aller surveiller dans son

laboratoire une expérience importante, promettant d'être promptement de retour.

Ceci se passait dans la matinée. À minuit, Edison n'était pas encore rentré au logis conjugal. Il était dans son laboratoire, où il serait resté on ne sait combien de temps, si l'un des témoins de son mariage, revenant du théâtre et voyant les fenêtres du laboratoire éclairées, n'eût été lui rappeler qu'il avait contracté le matin des engagements qui le réclamaient en un autre lieu. Ce trait, d'une exactitude absolue, achève de peindre, chez l'inventeur, l'intensité de ses penchants pour ce que nous nommons tout à l'heure un champ spécial d'observations. Quant à ses sentiments, deux mots suffiront à les faire connaître : c'est le plus tendre des pères et le modèle des maris. Le dimanche tout entier est consacré à ses deux enfants dont il partage les jeux avec un entrain d'une franchise pleine d'expansion et en faveur desquels il s'interdit toute conversation scientifique avec les visiteurs qui se présentent ce jour-là à Menlo-Park.

LE CATHOLICISME EN ESPAGNE

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur rapportant, d'après la *Fé* de Madrid, un beau trait de ce que les catholiques savent faire en Espagne.

On célébrait dans la basilique de Notre-Dame d'Atocha une neuvaine en l'honneur de la Sainte-Vierge. Un concours extraordinaire de peuple, où, si l'on juge d'après la multitude et la splendeur des équipages qui attendaient sur la place, les classes élevées de la société y étaient en grand nombre, remplissaient les nefs de la vaste église, brillamment illuminée et décorée avec une richesse extraordinaire et un goût sévère. Dans cette foule, on remarquait surtout l'élément militaire.

L'éminent orateur, D. Sébastien Urrea, prêchait. À la fin de son sermon — c'était le jeudi 11 août — le prédicateur se mit à prier la Vierge Marie pour la pauvre Espagne, et il termina en recommandant le Pape à l'auguste Mère de Dieu. À ce moment, élevant la voix, il s'écria :

"La nation espagnole, dans son immense majorité, ou pour mieux dire tous les vrais Espagnols, sont loin de penser comme le gouvernement, lequel, dé s'approuvant la protestation de S. Em. le card.-archevêque de Tolède contre les attentats commis à Rome lors de la translation des cendres de Pie IX, n'a interprété ni exactement ni fidèlement les sentiments de la nation. Les Espagnols ont accueilli avec un véritable enthousiasme la lettre pastorale du vénéré prélat, et ils y adhèrent de toute leur âme et de tout leur cœur."

L'orateur avait à peine prononcé ces paroles, que la foule qui se pressait dans l'église se leva et, tendant les bras vers la chaire, elle s'écria, dans une immense acclamation :

Oui ! oui ! c'est ainsi. Vive Pie IX ! vive le saint Pape Pie IX !

Les enfants, les femmes, les soldats, les campagnards, tous répétaient ces paroles, et les cris ne cessaient point.

Lorsque le prédicateur descendit de la chaire, l'auditoire se précipita vers lui, et chacun voulait lui baiser la main pour lui montrer combien il avait fidèlement traduit les vrais sentiments du peuple espagnol.

Ce fut, observe la *Fé*, une des plus émouvantes et des plus imposantes manifestations de la catholique Espagne.

Il y a encore des catholiques... en Espagne.

— Il paraît qu'on vient de découvrir dans la Beauce une espèce de pierre qui remplace le savon. On en a expédié quelques quarts à Montréal.

— Ceux de nos abonnés qui ne conservent pas notre journal nous seraient très agréables s'ils nous faisaient parvenir le numéro 2 de *L'Opinion Publique* de cette année, publié le 13 janvier dernier. Le prix du numéro sera payé en timbres-poste.

Après avoir entendu le conférencier Z...

— Est-il embêtant !

— Assez !

— Et filandreux !

— Si filandreux qu'après avoir dit deux phrases il lui faut un cure-dents.

* * *

Le tailleur et son riche client (dialogue) :

— J'apporte à monsieur les effets que monsieur a commandés.

— Bien !... Et la note ?

— La voici.

— Que vois-je !... "Robe de chambres" avec un \$!...

— Eh bien, oui ; j'ai pensé qu'il y avait plus d'une chambre dans le vaste hôtel que monsieur habite... Et comme j'ai reçu quelque instruction...

Réponse à plusieurs correspondants. — En réponse aux nombreuses informations que l'on nous demande concernant les guérisons merveilleuses du grand remède allemand, Huile de St-Jacob, nous devons dire que l'on peut toujours se procurer cet article chez les droguistes. Nous sommes informés que ce remède est en grande demande, et qu'il fait des guérisons merveilleuses.